

CHAPITRE II

Une décision des « trois mousquetaires »

La veille – et trente-trois siècles en plus – ils étaient assis à la terrasse d'un café sur le boulevard Saint-Michel. Au Luxembourg, en face, les arbres verdoyaient pleinement déjà en ce début de week-end prolongé du Premier mai.

Ils étaient quatre lycéens d'un établissement proche, quatre amis fidèles donc inévitablement baptisés par leurs condisciples « les trois mousquetaires ». Il y avait tout d'abord Gustave Le Guen, un Breton robuste aux yeux clairs, chevelu, déjà homme à prendre ses responsabilités du haut de ses bientôt 19 ans. « Gus » ou « Gugusse » les mauvais jours où flambait une colère sitôt éteinte qu'éveillée – plus enclin à se frotter à l'existence qu'à faire de même avec ses pantalons sur les bancs du savoir, – redoublait sa terminale. Ce qui le mettait – peu complexé pour autant – au même niveau scolaire que ses copains plus jeunes.

Ceux-ci, par ordre d'âge décroissant, étaient Stanley – « Stan » bien sûr ! – Levasseur, dix-huit printemps cette saison, qui compensait son aspect chétif de citadin par une gouaille à toute épreuve, puis Stéphane Carzarian. Légèrement plus jeune, réfléchi et débrouillard, « Steph » était son plus chaleureux ennemi intime. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Les « S », comme on les appelait dans le langage codé du lycée, interrompaient net leurs chamailleries incessantes pour faire front commun face à l'adversaire – quel qu'il soit.

Sauf peut-être pour le benjamin du groupe, Joseph Polkovski – nécessairement devenu « Jo » – dont la sensibilité s'était exacerbée à la mort de son père, typographe, des suites de sa déportation. Ce garçon, blond aux yeux bleus, était adroit de ses mains tout en adorant la lecture. Refuge peut-être, celle-ci lui avait permis pourtant d'être à dix-sept ans dans la même classe de préparation au baccalauréat.

Pour celui-ci s'effectuait le dernier élan. Encore un trimestre à peine avant l'épreuve ! L'un des derniers répits s'ouvrait à eux. Et, forts d'avoir bien travaillé, réussi pour l'essentiel les récents contrôles, ils comptaient bien l'utiliser au mieux.

C'était là le – grave – sujet de préoccupation, en ce matin fleurant bon précocement l'été.

— Comme par extraordinaire il ne pleut pas, si nous allions camper? suggéra Steph.

— Voir comment cela nous a réussi la dernière fois ! rétorqua sur-le-champ Stan.

— Précisément ! Nous n'avons jamais su à quoi nous en tenir avec Hippolyte Caranque...

— Ça y est ! On remet cela avec le savant fou classique!...

Même que personne n'a cru à notre voyage dans la préhistoire, surenchérit Jo.

— Nous-mêmes, on en arrivait à se demander...

— Précisément ! rétorqua de plus belle l'impétueux Stéphane. C'est l'occasion rêvée d'en avoir le cœur net, non ?

— Non, justement ! Tu te souviens qu'il est mort dans l'explosion finale de sa villa à notre retour, pondéra Gustave.

— Ce sont les journaux qui le dirent ! Rien ne fut prouvé.

— Alors?...

— Alors, on passe aux voix? Démocratiquement ?

— D'accord, soupira Gus. Qui est pour? Bien entendu, réunis sur l'essentiel, l'escarmouche ayant cessé, les deux « S » levèrent le bras.

— Vous désirez, Messieurs? demanda le garçon qui passait par là.

— Du calme.

— Hein ?

— Rien. Laissez-nous jouer !

— Ah bon. Si ce sont là les jeux nouveaux... Trouvez d'autres signes quand vous aurez besoin de quelque chose ! Je ne sais pas, moi?... des petits drapeaux par exemple ! s'éloigna le serveur vengé.

Et plein d'humour avec cela, commenta Gustave. Où en étais-je moi? Ah oui! Deux voix ! Ah non ! Trois ?

Timidement, Jo levait le bras :

- Je suis assez tenté, souffla-t-il. Et puis nous ferons attention. Alors là ou ailleurs... pourquoi pas ?
- Bravo vieux Jo ! hurla Stéphane. Allons, Gus, rejoins la masse ! De toute façon, tu es battu !
- D'accord, capitula Gustave. Mais je vous aurais prévenus...

– Tu vois bien qu'il n'y avait rien à craindre, déclarait quelques heures après Stéphane. Calme total sur la villa. Elle paraît inhabituée d'ailleurs...

Les quatre amis, sac au dos, passaient à Livry-Gargan, devant l'ancienne demeure du savant disparu. Ils avaient retrouvé les mêmes dispositions de défense et étaient revenus tout bonnement par le chemin précédent, sous les fils de fer barbelés. Des ronces avaient poussé depuis dans le grand jardin laissé à l'abandon. Profitant des touffes désordonnées de feuillage, ils étaient parvenus jusqu'au pied de la maison dont aucun bruit ne s'élevait.

- Tu vois bien, reprit Stéphane, qu'il n'y a personne...
- Moi je trouve ça plutôt étrange, rétorqua Gus. Si Hippolyte Caranque avait vraiment disparu, le lieu ne serait-il pas à vendre? Or, nul écriteau...
- Bah!... Il n'y a âme qui vive ici. Cela respire la sérénité.
- Fais pas le bravache, dit Jo et arrête de siffler.
- Mais... mais... je ne siffle pas.

Un doux sifflement, un ronronnement plutôt, presque à la limite de l'audible, s'élevait dans la brume du soir maintenant apparue.

Andrée Clair

Moudaïna

p. 27-31

Pendant qu'Hélène joue avec les petits Saras, M^{me} Libert parle avec le jeune instituteur.

Le lendemain, derrière le camion, la piste disparaît sous des volutes de sable jaune. La chaleur est écrasante. Les arbres deviennent plus rares et leur feuillage plus léger.

Des épineux aux petites feuilles apparaissent ainsi que des acacias et des mimosées aux fleurs si parfumées qu'on les devine avant de les voir.

C'est la plaine du Tchad.

Les derniers monts qui couvrent le Cameroun ont disparu derrière l'horizon. Tout est plat.

Mais plat, tout à fait plat.

Des pintades au plumage terne se promènent jusque sur la piste.

Hélène regarde de tous côtés, immobilise un instant son regard et s'écrie :

- Maman, qu'est-ce que c'est ?

La maman tourne la tête et aperçoit un obstacle sur la piste. Le camion approche. C'est un lion. Couché, la tête fièrement relevée, il regarde venir le véhicule et ne bouge pas.

Il bouge tellement peu qu'il faut stopper à une dizaine de mètres.

M^{me} Libert plaque sa fille sur les bagages, s'allonge vivement près d'elle et, le cœur serré d'angoisse, toutes deux attendent, le regard rivé sur la bête.

Les secondes passent et semblent des heures.

Il n'y a rien à faire, rien, qu'à rester là, dans cette plaine immense et vide, à écouter son cœur battre si fort, à attendre, seules avec le chauffeur, qui, nerfs tendus, guette les réactions de la bête, et le boy, gris de peur.

Enfin, le lion se lève, s'étire, bâille. Puis, d'un air intéressé, secouant sa belle crinière fauve, il se dirige vers le véhicule.

Hélène, incapable de penser à quelque chose ou de faire un mouvement, regarde le lion avec des yeux immenses.

Le chauffeur, crispé sur le volant, démarre aussitôt.

Hélène ferme un instant les yeux.

Le lion s'écarte, puis se met à courir à côté du camion.

La jeune femme presse sa fille contre elle; celle-ci est agrippée aux bagages, et son sang bourdonne à ses oreilles.

Le chauffeur, le visage contracté, fait donner au moteur fatigué toute la vitesse possible. Sur cette piste de sable, ce n'est guère facile.

Enfin le lion ralentit, s'arrête, regarde un moment, puis tourne le dos et s'en va d'une allure pleine de majesté.

Maman, très pâle, riant et pleurant à la fois, serre très fort sa fille en l'embrassant sans arrêt. Hélène respire profondément.

— C'est méchant, le lion ?

- Oh ! oui.

Hélène reste longtemps silencieuse. Elle regarde maintenant la plaine avec un peu d'anxiété.

— Des bêtes, maman ! crie-t-elle.

Elles sont trois qui se tiennent peut-être à cinq ou six mètres de la piste.

— Ce sont des antilopes.

— C'est méchant comme le lion ?

— Non, mon petit. Les antilopes ne font de mal à personne.

Leurs grands et doux yeux suivent le camion ; quand il arrive, quelques bonds harmonieux les portent à une quinzaine de mètres. Puis, frêles et gracieuses, elles sautent parmi les herbes desséchées, en détente souple.

La voiture roule dans la plaine nue, soulevant des nuages de poussière blonde. Le soleil vient juste de disparaître.

— De l'eau !

— C'est le Logone, répond maman. Tu sais, le Logone que je t'ai montré sur la carte. Nous sommes près de Bongor.

Et toutes deux regardent le fleuve qui n'est plus un trait bleu sur une carte, mais coule, argenté, sur la gauche. Pas une case en vue, au milieu des herbes sèches et jaunes.

La plaine continue à se déplacer, déserte, sans que le paysage se modifie.

Voici enfin un groupe de cases.

— Elles sont bizarres, remarque Hélène.

En effet, le toit de paille a la forme d'une moitié d'œuf, et la porte ressemble à un grand trou de serrure.

— Nous sommes chez les Massas. Nous arrivons.

— Eh bien ! tant mieux, j'en ai assez de ce camion. Cinq jours sans bouger depuis Bangui.

Moi, j'ai envie de courir !

Des pêcheurs partent vers le Logone avec leur nasse sur l'épaule, pour une pêche au clair de lune.

La nuit tombe. Le camion passe près de la ferme de Moudaïna, se dirige vers le campement où les Européens passent la nuit quand ils se déplacent ; il vire devant les gayangas si furieusement secoués avant-hier par le vent; ses phares éclairent un instant les cases derrière lesquelles Moudaïna, allongé sur sa natte, dort profondément, fatigué par sa journée de pêche.

— Eh bien, mon petit « exploraton », nous voici arrivées: 1000 kilomètres depuis Bangui, 2500 depuis Brazzaville, près de 9000 depuis Paris. Ouf ! Allons dormir !

La case de passage, toute ronde, sent le renfermé, la poussière et les crottes de chauves-souris. Le gardien du camp, tiré de son sommeil, la nettoie sommairement et déroule les moustiquaires.

Les voyageuses sont fatiguées, elles s'endorment aussitôt. Et la même grande nuit silencieuse enveloppe leur sommeil et celui de Moudaïna.